

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

Paraissant tous les trois mois

TOME XX (1895)

NOTES ET MÉMOIRES

COMPTES RENDUS DES SÉANCES

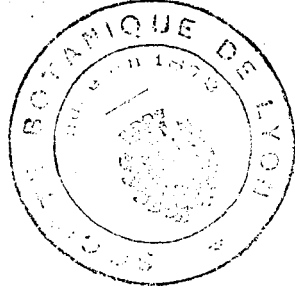


SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, passage de l'Hôtel-Dieu, 36-38.

1895



LA VIGNE DU MONT IDA

ET

LE VACCINIUM

PAR

Le Dr SAINT-LAGER

Parmi les noms de plantes employés par les naturalistes de l'Antiquité, puis conservés dans la nomenclature moderne, celui de *Vitis idæa* appliqué par Linné à l'Airelle à fruits rouges, et religieusement répété par tous ses successeurs, est un exemple, qu'on peut ajouter à tant d'autres, de la facilité avec laquelle persistent les erreurs traditionnelles. Celle-ci d'ailleurs n'a jamais été signalée en aucun livre, et je suis persuadé qu'aucun botaniste ne pourrait dire en quoi elle consiste. Si vous ne me croyez pas, tentez l'épreuve sur quelque savant renommé pour son érudition.

I

Les deux sens de VITIS

Il n'échappe à personne que le nom générique *Vitis* appliqué à des plantes qui ne sont pas du groupe de la Vigne chère à Bacchus implique l'idée d'une comparaison avec celle-ci. En effet, nous constatons que, sous cette dénomination générique, la plupart des botanistes antérieurs à Tournefort réunissaient plusieurs plantes sarmenteuses qu'ils qualifiaient Vigne blanche,

Vigne noire, Vigne sauvage, Vigne des pays septentrionaux. C'étaient *Bryonia diœca*, *cretica* et *alba*, *Tamus communis*, *Solanum dulcamarum*, *Clematis vitalba* et *Lupulus scandens* (Houblon).

Tournefort lui-même rangeait dans le genre *Vitis idœa* trois de nos *Vaccinium* (*myrtillus*, *Vitis idœa*, *uliginosum*), puis *Arbutus alpina*, *Gaultheria procumbens*, et *Myrtus zeylanica*. Les prédécesseurs de Tournefort avaient placé en outre dans ce même genre *Vaccinium oxycoccus*, *Arbutus Uva ursi*, *Amelanchier vulgaris* et *Andromeda polifolia*. Ces arbrisseaux, bien que non sarmenteux, étaient comparés à *Vitis vinifera*, parce qu'ils portent des fruits bacciformes ou drupacés, à pulpe sucrée, acide, ou ayant l'âpreté qui plaît à quelques personnes. On les appelait aussi Myrtillus (petit Myrte), parce que plusieurs ont de petites feuilles fermes et coriaces.

Je donne ci-après, à titre de preuve, la liste des Vignes sarmenteuses, puis celle des Vignes du mont Ida à fruit bacciforme plus ou moins comestible.

Vignes sarmenteuses.

- 1° VITIS ALBA Pline, Matthiœle, Fuchs, Anguillara, Ruel, Turner, Lacuna, Gesner, Cordus, Castor, Lobel.
Ampelos leucê Théophraste et Dioscoride = *Bryonia cretica* et *diœca* L.
- 2° VITIS NIGRA Pline, Matth., Anguill., Ruel, Cast., Lac., Dalech., Gesner, Lobel, Tabern.
Ampelos melœna Diosc = *Bryonia alba* et *Tamus communis* L.
- 3° VITIS SILVESTRIS Matth., Lac., Cast., Camerarius = *Solanum dulcamarum* L.
- 4° VITIS SILVESTRIS CAUSTICA Gesner; — *Vitis silvestris secunda* Tragus, Dalech.; *Vitalba* Dodoens et Cesalpino = *Clematis vitalba* L.
- 5° VITIS SEPTENTRIONALIU M Lobel et Pena; — *Lupus salictarius* Pline, Tragus, Fuchs, Dodoens, Gesner, Lac., Lobel; — *Lupulus* Brunfels, Matth., Turner, Dod., Clusius, Dalech., Lon., Castor, Cesalpino, Camer., C. Bauhin = *Lupulus scandens* Lamarck (*Humulus Lupulus* L.).

Vignes du mont Ida à fruit bacciforme.

- 1° *VITIS IDÆA NIGRIS ACINIS* Gesner; — *Vitis idæa baccis nigris* Clus.; — *Vitis idæa nigra* Camer.; — *Radix idæa fructu nigro* Anguill.; — *Vitis idæa fructu nigricante* C. Bauhin, Segulier; *Vitis idæa prima* Tabern.
Myrtillus Matth., Lon., Cast., *Myrtillus germanica* Dalech.
Vaccinium nigrum Dod., Lobel, Gerard = *Vaccinium myrtillus* L. — C'est l'*Ampelos tês Idês* de Théophraste, mais non *Vaccinium* mentionné par Virgile et Pline.
- 2° *VITIS IDÆA RUBRIS ACINIS* Gesner; — *Vitis idæa rubra* Camer.; — *Vitis idæa sempervirens fructu rubro* J. Bauhin; — *Vitis idæa Buxi foliis* Clus.; — *Radix idæa fructu rubro* Anguill.; — *Vitis idæa baccis rubris* C. Bauhin, Segulier.
Myrtillus exiguus Tragus.
Vaccinium rubrum Dod., Lobel = *V. Vitis idæa* L.
- 3° *Vitis idæa altera* Clus.; — *Vitis idæa major* Camer., Tabern; — *Vitis idæa magna* J. Bauhin; — *Vitis idæa foliis subrotundis* C. Bauhin.
Myrtillus grandis J. Bauhin = *Vaccinium uliginosum* L.
- 4° *VITIS IDÆA TERTIA PALUSTRIS* Clus.; — *Vitis idæa palustris* C. Bauhin.
Oxyccocum Cordus, Camer., Besler, J. Bauhin.
Vaccinium palustre Dodoens, Lobel = *Vaccinium oxyccocos* L.
- 5° *VITIS IDÆA FOLIIS CARNOSIS* C. Bauhin; *Radix idæa, Uva ursi* J. Bauhin; — *Uva ursi* Lobel, Clus., Tabern.
Vaccinium ursi Ger. = *Arbutus Uva ursi* L.
- 6° *VITIS IDÆA NIGRA SECUNDA* Thalius, Clus.; *Vitis idæa tertia* Tabern.; — *Vitis idæa foliis oblongis albicantibus* C. Bauhin; — *Vitis idæa fructu nigro* J. Bauhin; — *Myrtillus grandis* Tragus.
Vaccinium pannonicum Gerard = *Arbutus alpina* L.
- 7° *VITIS IDÆA TERTIA* Clus.; — *Vitis idæa quarta* Tabern.; *Amelanchier* Lobel = *Amelanchier vulgaris* Mœnch (*Mespilus Amelanchier* L.).
- 8° *VITIS IDÆA POLIFOLIA MONTANA* Jean Bauhin = *Andromeda polifolia* L.

De l'énumération des noms donnés aux espèces du second groupe, il résulte que la dénomination grecque *Ampelos idæa*, qui avait été exclusivement appliquée par Théophraste à l'Airelle à fruits noirs (n° 1), a été ensuite attribuée, sous sa forme latine *Vitis idæa*, à six autres arbrisseaux, dont trois seulement (n° 2, 3 et 4) ont été maintenus dans le genre Linnéen *Vaccinium*. Deux autres (n° 5 et 6) ont été rangés dans le genre *Arbutus*. Enfin le dernier (n° 7) a été mis par Linné dans le genre *Mespilus*.

En second lieu, on constate que depuis l'époque de la Renaissance, l'adjectif *idæa* a cessé d'avoir un sens géographique, puisque, joint au substantif *Vitis*, il a servi à nommer huit arbrisseaux dont un seul se trouve au mont Ida. *Vitis idæa* est devenu un nom générique ayant deux équivalents : *Vaccinium* et *Myrtillus* (petit Myrte).

Linné a donc méconnu la tradition, lorsqu'il a donné à une seule des Airelles la dénomination *Vitis idæa*, qui appartient en commun à sept autres espèces, et qui, comme je l'expliquerai plus loin, ne convient qu'à une seule (l'Airelle à fruits noirs), si on veut prendre l'adjectif *idæa* dans sa véritable acception géographique.

En outre, l'association des termes *Vaccinium vitis idæa*, *Vaccinium myrtillus*, montre que Linné n'avait pas compris le caractère générique et l'équivalence des trois expressions : *Vitis idæa*, *Myrtillus*, *Vaccinium*.

Une telle association est aussi redondante et, n'était l'accoutumance, nous choquerait autant que les associations suivantes, que personne heureusement n'a osé faire :

<i>Euphorbia tithymalus.</i>	<i>Symphytum consolida.</i>
<i>Hippocrepis ferrum equinum.</i>	<i>Myosotis auricula muris.</i>
<i>Faba cyamus.</i>	<i>Tragopogon barba hirci.</i>
<i>Tilia philyra.</i>	<i>Chrysocome coma aurea.</i>
<i>Fumaria capnos.</i>	<i>Glycyrrhiza dulcis radix.</i>
<i>Myrtus myrsine.</i>	<i>Ricinus palma Christi.</i>
<i>Cornus cranîa.</i>	<i>Chenopodium pes anseriaus.</i>

Il suffit de parcourir les ouvrages des anciens botanistes pour s'assurer que toutes ces expressions résulteraient de la juxtaposition de deux noms génériques synonymes, l'un tiré de la langue grecque, l'autre appartenant à la langue latine. De pareilles tautologies existent dans la nomenclature zoologique. En

effet, en réunissant inconsciemment le nom latin et le nom grec, ou *vice versa*, on a formé les noms du Cerf, de l'Ours, du Castor, de l'Aigle, du Corbeau, du Coq de Bruyère, de la Huppe, de l'Espadon, etc. : *Cervus elaphus*, *Ursus arctos*, *Castor fiber*, *Aquila aetos*, *Corvus corax*, *Tetrao tetrax*, *Upupa epops*, *Xiphias gladius*, etc., etc.

Quelquefois on a accouplé le nom du mâle et celui de la femelle pour désigner le Mouton, le Bouc et le Porc, *Ovis aries*, *Capra hircus*, *Sus scrofa*. D'après le même procédé on aurait pu appeler l'Homme = *Homo femina*, au lieu de *Homo sapiens*, expression dont la justesse a été contestée par quelques critiques sévères, qui disent avec Boileau :

De Paris à Pékin, de Pékin jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Le Cheval, « la plus noble conquête de l'homme », comme dit Buffon, et enfin le Rat, et son cruel ennemi le Chat, ont été dénommés en associant au nom classique un équivalent tiré de la basse latinité, *Equus caballus*, *Mus rattus*, *Felis cattus*.

Linné aurait pu facilement éviter le défaut que je viens de signaler en adoptant les dénominations appliquées par Dodoens et par Lobel à l'Airelle à baies noires et à l'Airelle à fruit rouge, c'est-à-dire *Vaccinium nigrum* et *Vaccinium rubrum*. C'est ce que feront probablement les botanistes, lorsque, dans un temps plus ou moins éloigné, ils comprendront que la règle de priorité les expose à accepter logiquement des dénominations fausses, ridicules ou incorrectes et les empêche de rendre le langage adéquat aux idées qu'il a pour fonction d'exprimer.

II

Véritable Vigne du mont Ida.

Dans ce second chapitre, je vais démontrer que Linné a complètement méconnu les données de l'histoire et de la géographie en appliquant à l'Airelle à fruit rouge la dénomination *Vitis idæa*, qui ne convient qu'à l'Airelle à fruit noir, la seule qui fût connue des naturalistes de l'Antiquité.

Voici en quels termes Théophraste, le plus ancien des botanistes grecs, parle de la Vigne du mont Ida de la Troade en Asie Mineure.

« Dans la partie du mont Ida, qu'on appelle Phalacras (chauve), croît une sorte de Vigne, arbuste de la hauteur de près d'une coudée, portant de petits rameaux munis de feuilles petites, arrondies et entières. Sur le côté des rameaux, se montrent des baies de la grosseur d'une fève, douces, contenant des pépins mous, semblables à ceux du raisin. » (Hist. plant., III, 17.)

Suivant Théophraste, cette sorte de Vigne est particulière au mont Ida de la Troade, de même que trois autres arbustes qui sont : 1° *Daphne alexandrina* (*Ruscus hypophyllum*); 2° un petit Figuier frutescent qui porte une fleur rappelant celle du Néflier et un fruit rouge ovoïde (*Pirus pollveria*); 3° une Ronce dressée (*Rubus idæus*); c'est notre Framboisier.

Pline (XV, 19 et 39) répète ce qu'avait dit Théophraste relativement à ces arbustes, et il ajoute que le Laurier alexandrin, ou idéen, n'existe pas seulement au mont Ida de la Troade, mais aussi dans les montagnes de la Bithynie, notamment au voisinage d'Héraclée. En ce qui concerne le *Rubus idæus*, il répète presque textuellement la phrase suivante de Dioscoride (IV, 38) : « il existe une autre Ronce qu'on a surnommée idéenne parce qu'elle vient abondamment au mont Ida; elle est plus tendre que la Ronce de chien, a des épines très petites et quelquefois même en est dépourvue. »

Avant d'aller plus loin, il est utile de noter que la Vigne et la Ronce du mont Ida n'appartiennent pas à la Flore de la Grèce continentale, ni à celle des îles de l'Archipel, non plus qu'à celle de la Crète, où existe un autre mont Ida. Elles se trouvent dans la Macédoine septentrionale, en Asie Mineure, sur les sommités de la chaîne qui s'étend du mont Ida à l'Olympe de Bithynie; de là on les suit dans le Lazistan, les provinces du Caucase et de la Transcaucasie. En ce qui concerne l'Airelle à fruits noirs, qui présentement nous intéresse surtout, on a constaté son existence dans la Sibérie Ouralienne, Baïkalienne et orientale, dans la Daourie, le Kamtschatka, les îles Sitcha, Unalashka et celles qui avoisinent le détroit de Behring. On sait que l'Airelle se trouve aussi en plusieurs par-

ties de l'Amérique septentrionale. Je m'abstiens de rappeler sa distribution bien connue en Europe (1).

Quant à l'Airelle à fruit rouge, appelée par Linné *Vaccinium Vitis idæa*, elle n'existe pas en Asie Mineure, non plus qu'au mont Ida de la Crète. Friwaldski dit l'avoir vue au mont Rhodope de la Thrace. Nous savons que, à partir du Caucase, l'Airelle à fruit rouge (*Vaccinium rubrum* Dodoens) s'étend à travers les provinces Transcaucasiennes, dans le Daghestan, l'Asie centrale et septentrionale et jusqu'au Japon (2). Sa distribution géographique en Europe est bien connue; on sait qu'elle existe dans les États autrichiens, le nord de l'Italie, les Alpes de la Bavière, de la Suisse et de la France, le centre de notre pays, les Vosges, les parties montagneuses de la Belgique, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, dans la Scandinavie, l'Islande, la Russie. Elle existe aussi dans le nord de l'Amérique.

Vraiment, Linné a eu la main malheureuse quand il a donné à l'Airelle à fruit rouge le mont Ida pour patrie, alors qu'il n'avait que l'embarras du choix pour en trouver une où le susdit arbrisseau se trouve réellement. A cette grave erreur géographique, il a joint une grave erreur historique, puisque comme je l'ai expliqué plus haut, les naturalistes de l'Antiquité ne connaissaient que l'Airelle à fruits noirs, la Vigne du mont Ida décrite par Théophraste, si bien nommée par Dodoens et Lobel *Vaccinium nigrum*, par contraste avec *Vaccinium rubrum*. Il est juste d'ajouter que l'erreur historique dont il s'agit n'est pas imputable seulement au grand Suédois, mais aussi à la plupart de ses prédécesseurs depuis l'époque de la Renaissance. En effet, aucun d'eux n'a compris que la qualification *Vitis idæa* ne pouvait appartenir qu'à l'Airelle à fruits noirs.

(1) A propos des montagnes ayant reçu les désignations Ida et Olympe, il n'est pas inutile de rappeler que lorsqu'on parle d'une de ces deux montagnes, il est nécessaire d'indiquer exactement la province où elle se trouve; s'il s'agit du mont Ida, on devra dire mont Ida de la Phrygie (ancienne Troade), ou mont Ida de la Crète, actuellement mont Psiloriti.

La précision géographique est encore plus nécessaire pour distinguer les uns des autres l'Olympe de Bithynie, au sud de la ville de Brousse, l'Olympe de Galatie, l'Olympe de la Thessalie septentrionale, séjour préféré des Dieux de la mythologie grecque, enfin l'Olympe de l'île de Chypre, chère à Vénus.

(2) Ces indications sont tirées des ouvrages suivants : *Prodomus floræ græcæ* par Smith, *Spicilegium floræ rumelicæ et bithynicæ* par Grisebach, *Botanique de l'Asie mineure* par P. de Tchihatcheff, *Flora orientalis* par Boissier, *Flora rossica* par Ledebour, *Flora of North America* par A. S. Gray.

III

Vaccinium des Latins.

J'ai réservé pour la fin de la présente étude l'examen d'une question qui a été fort controversée entre les commentateurs : c'est celle de savoir quelle est la plante désignée sous le nom *Vaccinium* dans les écrits de Virgile, Ovide, Pline et Vitruve. Au surplus, la solution de cette question n'intéresse pas seulement les botanistes, mais aussi tous ceux qui, en qualité de professeurs, d'élèves et de philologues se sont donné ou ont reçu la tâche de traduire exactement les Bucoliques de Virgile et les Tristes d'Ovide. Elle intéresse aussi les architectes qui veulent comprendre exactement le chapitre des couleurs dans l'ouvrage classique de Vitruve.

Sans vouloir exposer d'une manière détaillée le récit de la querelle qui a fait noircir tant de papier, je me bornerai à dire que les opinions des commentateurs peuvent être ramenées à deux principales. Suivant la première, le *Vaccinium* des auteurs latins serait une herbe à fleur pourpre ou d'un violet foncé. Le choix a porté tour à tour sur les espèces suivantes : *Delphinium Ajacis* et *consolida*, *Hyacinthus orientalis*, *Muscari comosum* et *racemosum*, *Lilium Martagon*, *Gladiolus segetum* et *byzantinus*, *Iris germanica*.

Suivant la seconde opinion, le *Vaccinium* serait un arbrisseau, l'Airelle à fruits noirs exclusivement, ou, selon d'autres commentateurs, un des arbustes suivants : *Rubus fruticosus*, *Rhamnus infectoria*, *Cerasus Mahaleb*, ou enfin *Ligustrum vulgare*.

Après un examen attentif des textes latins ainsi que des arguments apportés en faveur de chaque opinion particulière, je suis arrivé à pouvoir démontrer que, dans les écrits des auteurs latins de l'Antiquité, le nom de *Vaccinium* désignait exclusivement une Jacinthe dont les fleurs servaient à teindre en pourpre les étoffes et les vêtements, et n'a jamais été donné à l'Airelle ni à aucun autre arbrisseau portant un fruit bacciforme ou drupacé.

En premier lieu, je note que la synonymie du nom grec

Υακινθος et du nom latin *Vacinium* est parfaitement établie dans le passage suivant de la matière médicale de Dioscoride : « La Jacinthe est appelée par les uns Helonias, par les autres Porphyranthes, puis par les Romains *Vacinium* ou *Ulcinum*; sa racine est bulbeuse, etc. »

Pline, de son côté, dit que « la Jacinthe croît surtout dans la Gaule, où elle est employée pour la teinture pourpre nommée hysgine. Sa racine est bulbeuse. La Jacinthe est bien connue des marchands d'esclaves. » (XXI, 97.)

Dans un autre livre (XVI, 31), Pline avait appelé *Vacinium* cette Jacinthe et avait expliqué pourquoi elle est bien connue des marchands d'esclaves : « En Italie, on cultive le *Vacinium* employé par les marchands d'esclaves. On s'en sert aussi dans les Gaules, pour teindre en pourpre les vêtements d'esclaves. »

Ces deux paragraphes de l'Histoire naturelle de Pline se complètent donc l'un par l'autre, et montrent clairement la synonymie, déjà énoncée par Dioscoride, des deux noms *Hycinthus* et *Vacinium*. J'expliquerai plus loin pourquoi j'écris souvent *Vacinium* au lieu de *Vaccinium*, qui est la forme poétique adoptée par Virgile et Ovide.

Il importe de remarquer que Pline, ne connaissant pas l'Airelle à fruits noirs bacciformes, a cru que la Vigne du mont Ida, décrite par Théophraste, est une espèce particulière de *VITIS VINIFERA*, et il l'a jointe à soixante-neuf autres espèces, qu'il énumère successivement (XIV, 4). Du reste, il se borne à copier assez maladroitement la description de *Vitis idæa* (ou *Vitis alexandrina*), donnée par Théophraste dans son Histoire des plantes (III, 17). Bien que contenant une grave erreur en ce qui concerne la notion générique et spécifique de *Vitis idæa*, le susdit passage de l'Histoire naturelle de Pline montre avec une entière évidence que les noms de *Vitis idæa* et *Vacinium* s'appliquent à des végétaux tout à fait différents l'un de l'autre.

Après cette démonstration, il n'est pas nécessaire de disserter longuement sur les textes de Virgile, relatifs au *Vacinium*, c'est-à-dire à la Jacinthe dont les fleurs servaient à teindre en pourpre :

Nonne Menalcam,

Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?

O formose puer, nimium ne crede colori :

Alba Ligustra cadunt, Vaccinia nigra leguntur.

(Buc. II, 15-18.)

« Ne pourrais-je pas me contenter de Menalcas, quoi qu'il ait le teint brun, tandis que tu as un teint éclatant de blancheur? Sache qu'on laisse tomber les blanches fleurs du Troëne et qu'on se résigne à cueillir les noirs Vaciets. »

A défaut de grives, on mange des merles, dit un vieux proverbe gaulois!

La même pensée est répétée plus loin par Virgile :

Quid tum si fuscus Amyntas?
Et nigræ Violæ sunt, et Vaccinia nigra.

(Buc. X, 39.)

« Que m'importe qu'Amyntas ait le teint hâlé? Brunes sont les Violettes, brun aussi est le Vaciet. »

Virgile a manifestement imité Théocrite, qui, dans son Idylle X, fait dire :

« Syra me semble belle, quoi qu'elle ait le teint hâlé par le soleil. Noire est la Violette, noire aussi la Jacinthe tachetée. »

Jean Rodriguez de Castelblanco, plus connu sous le surnom d'Amatus Lusitanus, a donné dans ses *Enarrationes in Dioscoridis libros* (I, 114) une interprétation singulière des quatre vers de Virgile cités plus haut. Il soutient que le chancre des Bucoliques a voulu désigner les baies du Troëne par ces deux mots : *Vaccinia nigra*. Suivant lui, la pensée de Virgile doit être interprétée de la manière suivante : « O bel enfant, ne te fie pas à la durée de ton beau teint; celui-ci, à mesure que tu vieilliras, perdra l'éclat dont tu t'enorgueillis; ne sais-tu pas que lorsque les blanches fleurs du Troëne sont tombées, on voit quelque temps après apparaître les baies noires de cet arbrisseau. »

Je ne veux pas m'arrêter à démontrer l'inexactitude de cette version fantaisiste. Au surplus, le passage suivant des Bucoliques montre suffisamment que le mot *Vaccinium* était appliqué par Virgile à une fleur, et non à un fruit.

« Viens ici, ô bel enfant, vois les Nymphes t'apporter des corbeilles pleines de Lis; vois la blanche Naïade cueillir pour toi la pâle Violette et l'orgueilleux Pavot, y joindre le Narcisse et la fleur parfumée de l'Aneth, puis les entrelaçant avec la Casia et d'autres fleurs odorantes, marier le tendre Vaciet à la Caltha dorée. »

Mollia luteola pingit Vaccinia Caltha.

(Buc. II, 50.)

On voit donc que, pour charmer Alexis, le berger Corydon fait apporter par les Nymphes et les Naïades un assortiment des fleurs les plus belles et les plus variées par la forme et la couleur. Il ne pouvait assurément venir à sa pensée d'aller sur les sommités de l'Apennin cueillir des touffes d'Airelle chargées de baies noires, pour les ajouter aux susdites fleurs. Le tendre Vaciet était bien la Jacinthe à fleurs violettes, et non le fruit du Myrtille.

Du reste Athénée, qui a longuement disserté (Banquet des Savants, XV) sur les fleurs servant à faire des couronnes et des bouquets pour les fêtes publiques et privées, cite la Jacinthe au nombre de celles qu'on choisissait de préférence.

L'emploi tinctorial des fleurs du Vaciet était très connu en Italie, puisque dans les Tristes (lib. I, Eleg. 1, vers 5), Ovide dit :

Nec te purpureo velent Vaccinia succo

« Que le Vaciet ne te farde pas de sa teinture pourpre ».

Dans son traité d'Architecture (VII, 14), Vitruve s'exprime ainsi : « eadem ratione Vaccinium temperantes et lac miscentes purpuram faciunt elegantem ».

En fin de compte, on voit que, dans aucun des textes de Pline, de Virgile, d'Ovide et de Vitruve, il n'est fait allusion à un arbrisseau portant des baies noires, mais qu'il est seulement question d'une Jacinthe à fleurs d'un violet purpurin.

La tradition suivant laquelle le *Vaccinium* des auteurs latins est bien une Jacinthe s'est perpétuée à travers les âges. En effet, dans les Commentaires de Philargyrius sur les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile, qu'on joint habituellement à ceux de Servius, grammairien du V^e siècle, on lit ce qui suit : « la plante appelée en grec *Hyacinthus* est nommée *Vaccinium* en latin. » (Géorg. IV, 183.)

Cette même tradition s'est conservée dans l'École de Salerne. Matthæus Silvaticus qui, vers 1336, donna dans ses *Pandectæ medicinæ*, le résumé des enseignements des maîtres de cette célèbre École, dit positivement : « *Vaccinium hyginum* id est *Viola purpurea*, *Hyacinthus* » (p. 163 B de l'édition de Lyon, 1541).

Dans l'*Onomasticon*, imprimé à Strasbourg en 1534, Brunfels dit aussi : « *Vaccinium*, vel *Hyacinthus* apud Dioscoridem. » Gesner, dans son *Catalogus plantarum* (134 B), donne la même définition.

Deux botanistes français, qui connaissaient bien les noms vulgaires des plantes, Ruel dans son traité *De natura stirpium* (III, 104) et Dalechamps dans son *Historia plantarum* (II, XV, 4), nous apprennent que l'*Hyacinthus* était appelé *Vaciet* en français. Il est évident que ce terme horticole est une abréviation du mot latin *Vacinium*.

Dans ses Commentaires sur la Matière médicale de Dioscoride, le célèbre botaniste Matthiolo combat l'erreur de Fuchs, suivant laquelle le *Vacinium* des auteurs latins, *Vaciet* des Gaulois, serait le fruit des Ronces. Matthiolo soutient énergiquement que par ce nom Virgile a voulu désigner la Jacinthe. Il ajoute qu'on ne doit pas se laisser détourner de cette opinion par le motif que Virgile a joint l'épithète *nigrum* au substantif *Vaccinium*, car dans les écrits des poètes l'adjectif *niger* n'a pas une précision chromatique rigoureuse et signifie couleur foncée, parfois même couleur pourprée. C'est en effet dans une large acception qu'il faut comprendre ce vers de Virgile :

et nigræ Violæ sunt, et Vaccinia nigra.

En outre, dit Matthiolo, en lisant les textes des Bucoliques, on comprend que le poète a énuméré des fleurs et non des fruits (Comm. I, 107).

Déjà, quelques années auparavant, Bock, surnommé Tragus, avait exprimé la même opinion et avait réfuté en termes très vifs l'erreur des botanistes qui prétendent s'appuyer sur les textes de Virgile pour identifier le *Vaccinium nigrum* soit avec *Delphinium consolida* ou *Delph. Ajacis*, soit avec les baies noires de l'Airelle dite Myrtille. « Ces hommes, dit Tragus, me semblent trois et quatre fois insensés (ter quaterque insulsi), puisqu'ils ne comprennent pas que Virgile n'avait nullement l'intention de parler d'un fruit quelconque, mais seulement de quelques fleurs, au nombre desquelles il a cité les fleurs de Jacinthe qu'il appelle *Vaccinia nigra*. » (De Stirpium. Comment. II, de Hyacintho.)

Bock (Tragus) ne nous a pas fait connaître le nom des novateurs qui, vers le milieu du XVI^e siècle, ont changé le sens traditionnel du nom *Vaccinium* en l'appliquant à l'arbrisseau appelé tantôt *Myrtillus*, tantôt *Vitis idæa nigra*. Toutefois, si nous ne connaissons pas les premiers instigateurs, nous pouvons néanmoins dénoncer les deux principaux fauteurs de

cette déviation onomastique. Le premier est Dodoens, né en 1517 à Malines en Flandre, devenu célèbre après la publication (1552-1583) de plusieurs ouvrages dont le plus important porte le titre « *Stirpium historiæ Pemptades* ». Le second est Lobel (Matthias de), né à Lille en Flandre, auteur de deux ouvrages publiés à Anvers en 1576 sous le titre de *Stirpium historia et Stirpium Adversaria nova*, ce dernier en collaboration avec Pierre Pena, médecin de Narbonne en Languedoc.

Dodoens, n'ayant pas su reconnaître l'erreur de Pline, qui avait considéré *Vitis idæa* (ou *alexandrina*) de Théophraste comme une espèce de *Vitis vinifera*, s'efforça de prouver que la description donnée par le botaniste grec ne convient pas à l'Airelle. « Cet arbrisseau ne peut être comparé à une Vigne, car il n'est pas sarmenteux et grimpant comme la Bryone, le Taminier, la Clématite, surnommés Vigne blanche, Vigne noire et Vigne sauvage. Les feuilles du Myrtille ressemblent à celles du Buis ou du Myrte, mais nullement aux feuilles de la Vigne à vin. Le suc des baies de l'Airelle peut servir, et a servi en effet chez plusieurs peuples à teindre les étoffes. Enfin l'étymologie du mot *Vaccinium* dérivé de *Baccinium* (bacca, baie) porte invinciblement à admettre que, par le susdit nom, les auteurs latins n'ont pas voulu désigner une fleur, comme le croient la plupart des botanistes, mais bien un fruit bacciforme. »

On a vu précédemment que l'examen attentif des textes des anciens auteurs latins conduit à une conclusion diamétralement opposée à celle de Dodoens. La comparaison de l'Airelle avec la Vigne n'est pas tirée, comme le suppose le botaniste flamand, de la forme des feuilles et de la tige, mais seulement du fruit. Au surplus, Dodoens n'avait pas le droit de se montrer si rigoureux en matière de comparaison, car, de même qu'un grand nombre de botanistes, il a réuni dans le genre *Viola* non seulement *Viola odorata*, *canina*, *tricolor* et *elatior*, mais aussi plusieurs Cruciacées, *Matthiola incana* = *Viola alba* sive *Leucoion majus*, *Malcolmia littorea* = *Leucoion angustifolium*, *Cheiranthus cheiri* = *Leucoion luteum*, *Hesperis matronalis* = *Viola matronalis*, *Lunaria biennis* et *rediviva* = *Viola latifolia*, *Dentaria pinnata* et *digitata* = *Viola dentaria*; — une Campanulacée, *Campanula grandiflora* ou *Medium* = *Viola Mariana*; — enfin une Primulacée *Hottonia palustris* = *Viola aquatica*.

Ne savons-nous pas que la plupart des botanistes antérieurs à Tournefort rangeaient dans le genre *Trifolium* non seulement les véritables Trèfles, mais encore les *Medicago*, *Lotus*, *Trigonella*, *Psoralea*, *Menyanthes*, *Oxalis* et *Hepatica*, toutes plantes trifoliolées ou trilobées, auxquelles Dodoens a encore ajouté *Jasminum fruticans* qu'il appelle *Trifolium fruticans*? Il serait facile de citer d'autres exemples de pareils rapprochements entre espèces appartenant à des genres considérés de nos jours comme très différents, et à diverses familles de la nomenclature moderne.

Dodoens ajoute comme argument décisif : « Il est impossible que le Myrtille soit l'arbrisseau du mont Ida appelé *Ampelos* (Vigne) par Théophraste, car on a lieu de croire que le Myrtille n'existe nulle part en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. » Cette assertion donne une idée de l'état arriéré où se trouvait la Géographie botanique au XVI^e siècle. On a vu plus haut que le Myrtille existe certainement en Asie Mineure, dans les montagnes de l'Anatolie et de la Bithynie. Nous savons en outre qu'il se trouve dans l'Apennin central et, plus abondamment, dans les Alpes du Piémont, de la Lombardie et de la Vénétie. Un argument beaucoup plus décisif que celui de Dodoens, mais à l'appui de la thèse contraire à celle qu'a soutenue le célèbre auteur des *Pemptades*, m'est suggéré par un passage de l'Histoire naturelle de Pline, dont la portée ne semble pas avoir été soupçonnée par les commentateurs. Pline (XVI, 31) dit que le *Vacinium* était cultivé en Italie où on l'employait à teindre les vêtements des esclaves. Assurément, il est possible de cultiver dans un jardin botanique quelques pieds d'Airelle, à condition de mettre leurs racines dans une épaisse couche de terre de Bruyère qu'on recouvre d'un lit de Mousses tenues constamment humides. Mais il serait extrêmement difficile et fort coûteux de cultiver le Myrtille sur de grands espaces, ainsi qu'il serait nécessaire pour une culture industrielle. Dans son traité *Horti Germaniæ* (p. 287), Gesner dit qu'il a maintes fois essayé de cultiver dans son jardin la Vigne du mont Ida (il s'agit du Myrtille à baies noires), soit en plantant des pieds pris dans les forêts, soit en semant des graines ; il n'a jamais pu réussir dans ses tentatives réitérées.

Enfin, en faveur de l'interprétation suivant laquelle le *Vacinium* est une Jacinthe, je trouve un argument encore plus

décisif dans la complète identité des cinq premières lettres du
mot grec $\Upsilon\alpha\kappa\iota\nu-\theta\omicron\varsigma$
et du mot latin $Vacinium$

Afin de mieux faire comprendre l'étroite parenté de ces deux mots, abstraction faite de leur désinence, je crois qu'il est utile d'exposer certains principes de linguistique gréco-latine inconnus de la plupart des botanistes et trop négligés par les philologues eux-mêmes, surtout en France où l'étude de la langue grecque est tombée en grande défaveur.

Lorsque les Latins voulaient introduire dans leur langue un mot grec, ils employaient pour la transcription de celui-ci les caractères romains ayant, dans le langage parlé, le même son que les caractères grecs correspondants. Or, la voyelle υ , dont la forme majuscule est Υ , était prononcée en Grèce comme la consonne latine V , quand elle précédait une voyelle. Les cinq premières lettres du nom $\Upsilon\alpha\kappa\iota\nu-\theta\omicron\varsigma$ étaient donc prononcées comme les cinq premières lettres du nom latin *Vacinium*, afin d'éviter l'hiatus résultant de la succession des deux voyelles initiales. Ainsi que je l'expliquerai plus loin, la lettre latine c est, sous le rapport phonétique, l'exacte transcription de la consonne grecque χ , d'où il suit que *vacin* en latin est l'équivalent de $\upsilon\alpha\kappa\iota\nu$ en grec. Il est vrai que la désinence latine *ium* de *Vacinium* ne correspond pas à celle du mot grec $\theta\omicron\varsigma$, mais cette irrégularité, dont on trouverait aisément des exemples pareils, ne saurait être alléguée comme fin de non-recevoir en ce qui concerne la partie principale du mot dont il s'agit. La transcription n'est pas aussi parfaite que dans d'autres mots similaires : *Evonymus* = Ευωνυμος , *Evangelium* = Ευαγγελιον , *Evander* = Ευανδρος (1), *Evergetes* Ευεργετης (2).

Le cri de joie $\epsilon\upsilon\omicron\iota$, qu'on poussait pendant les fêtes de Bacchus, avait passé dans la langue latine sous la forme *evoe* qu'on trouve dans les ouvrages de Plaute, Ovide, Catulle, Virgile et Horace.

La même lettre υ était aussi prononcée comme la consonne latine V devant les consonnes β , γ , δ , λ , μ , ν , ρ . Les Romains ont

(1) Nom d'un roi d'Arcadie mis en scène dans l'Enéide et qui vint fonder une colonie dans le Latium.

(2) Surnom donné à plusieurs rois de Macédoine et d'Égypte, et signifiant : bienfaiteur.

en effet écrit *Anevryσμα* = *Ανευρυσμα*, *Neuralgia* = *Νευραλγια*, etc., etc. Les Grecs modernes ont conservé l'ancienne prononciation euphonique, mais ils ont renforcé le son V en le prononçant comme F des latins lorsque υ est suivi des consonnes θ, κ, ξ, π, σ, τ, φ, χ, ψ; de sorte qu'ils prononcent *Lefcoion* le nom de plante qu'ils écrivent *Λευκοιον*, et *Dafcos* le nom de l'Ombellifère qu'ils écrivent *Δαυκος*.

Un changement plus grave, et assurément très regrettable au point de vue de la clarté, est l'abus de l'iotacisme. On sait que les Grecs ont changé en *i* le son *è* de la voyelle η et le son *é* de la diphthongue οι que les latins écrivaient *oe*, comme par exemple dans *Oenanthe* = *Οιανθη*, *Hypochoeris* = *υποχοιρις*. Cet abus rend fort difficile aux étrangers, et aux Grecs eux-mêmes, la graphie des nombreux mots où se trouve le son *i*, parce qu'on ne sait pas, sans une grande habitude, s'il faut écrire *ι* comme dans *πικρις* (*Picris*), υ comme dans *γλυκυρριζα* (*Glycyrrhiza*), ει comme dans *λειχην* (*Lichen*), *κωνειον* (*Conium*), *λειμοδωρον* (*Limodoron*), *ποταμογειτων* (*Potamogiton*), *σπειραια* (*Spiræa*), υί comme dans *υίος* (*filius*), οι comme dans *οιανθη* (*Oenanthe*), ou enfin s'il faut représenter le son *i* par η, comme dans *ανεμωνη* (*Anemone*), *δαφνη* (*Daphne*). La transcription latine de ces deux derniers mots prouve que les anciens Grecs ne prononçaient pas *Anemoni*, *Daphni*, ni *Aristotelis*, *Dioscoridis*, mais bien *Aristotelès*, *Dioscoridès*. Nombreux d'ailleurs sont, dans la langue grecque, les noms propres et communs dans lesquels se trouve la voyelle η, et qui ont été écrits en latin en remplaçant celle-ci par la voyelle *e*.

Enfin, une dernière preuve est fournie par la notation imitative *έη*, par laquelle, dans l'Attique, on exprimait le bêlement des moutons. En d'autres provinces de la Grèce, on avait la notation phonétique moins exacte *μη*, et on appelait *μηλα* les brebis. Varron, dans son traité de *Re rustica* (II, 1), écrit pendant le dernier siècle de la République romaine, fait sur ce mot une remarque assez curieuse : « Les Grecs ont appelé *μηλα* les chèvres et les brebis, pour rappeler par un mot imitatif le cri de ces animaux. Les Latins ont rendu plus exactement expressive cette onomatopée, en changeant *m* en *b*, *bêla*. En effet, on entend *bee*, plutôt que *mee*, quand une brebis crie. »

Ainsi, depuis le commencement du siècle qui a précédé l'ère chrétienne jusqu'à la fin du XIX^e siècle de cette ère, le langage

des moutons et des brebis n'a pas varié comme celui des hommes, leurs tyrans. Au temps où vivait Varron, ces animaux ne *bii-*laient pas, comme il semblerait si on prenait pour critérium la phonétique des Grecs modernes; ils criaient βῆ en Grèce, *bee* en Italie; ils bêlent encore aujourd'hui dans les mêmes pays. Du reste, il est bien connu des hellénistes que η est un ê grave et souvent une contraction de εε double.

Les Grenouilles ont fidèlement conservé le coassement de leurs ancêtres. Dans sa comédie « les Grenouilles », représentée à Athènes 400 ans av. J.-C., Aristophane a fait imiter par un des personnages mis en scène le chant des βατραχοί de l'Attique = βρεχεχεξ, κοξ, κοξ. Il est probable que l'acteur chargé de « batrachizer » faisait préalablement de fréquents séjours sur le bord des marais, afin d'apprendre des Grenouilles elles-mêmes comment cette notation devait être coassée. Son rôle était certainement plus difficile que celui de la jeune fille qui, dans les « Acharniens », devait nasiller le grognement de la truie : *χοι, χοι*.

La question de l'iotacisme, c'est-à-dire des cinq modes graphiques du son *i* dans le grec moderne, se rattache à la question de la graphie latine *Hyacinthus*, qu'il était nécessaire de distinguer clairement de la notation phonétique *Vacin-ium*. Outre l'iotacisme du *υ* grec, il y a donc ce que j'appellerai le « vacisme euphonique » de cette même voyelle, devenue ainsi consonne dans ce cas particulier. Il y a encore, chez les Grecs modernes, un second « vacisme », qui consiste à prononcer la consonne β comme le *v* des Latins et des Français : *Iveris, Orovos* et *Ambrosia* = *Iberis, Orobos* et *Ambrosia*.

Puisque je suis en veine de néologisme et que d'ailleurs les idées se gravent plus aisément dans l'esprit à l'aide d'une formule expressive, j'appellerai « ouacisme » une quatrième prononciation de la voyelle *υ* = *ου*; — *ουακινθος* = *ουακινθος*. Cet « ouacisme » de l'*υ* était particulier aux Laconiens et aux Béotiens et a persisté jusqu'à notre époque; il s'est même étendu dans l'Attique, notamment autour d'Athènes et de Mégare, chez les gens de basse condition. Cette quatrième prononciation de l'*υ* est très intéressante, parce qu'elle nous indique l'origine de certains mots latins, comme *sus* et *mus* qui, quoique exactement calqués sur les mots grecs *σως* et *μους*, n'ont pas suivi la règle ordinaire de transcription, qui aurait donné les graphies *sus* et *mys*.

D'après les exemples de transcription latine cités plus haut, on a la preuve que les anciens Grecs prononçaient *i* la diphthongue *ει* et qu'ils prononçaient *é* la diphthongue *οι*. En vertu du même critérium, on peut affirmer qu'ils prononçaient *é* la diphthongue *αι*; nous avons en effet *Ægilops* = Αγιλωψ, *Althæa* = Αλθαια, *Nymphæa* = Νυμφαια, *Chamædrys* = χαμαιδρυς. On sait qu'en latin *æ* et *œ* se prononçaient *é* et que si on n'employait pas simplement la voyelle *e* qui aurait suffi, c'était afin de marquer par une notation particulière l'origine hellénique, tout comme les doubles lettres *ch*, *ph*, *th* remplaçaient en latin les consonnes grecques *χ*, *φ*, *θ*. En ce qui concerne *æ*, il est digne de remarque que lorsque les Grecs voulaient transcrire dans leur langue un nom latin contenant cette double lettre, ils écrivaient *αι*. C'est ce qu'a fait Plutarque dans ses Vies des hommes illustres, en écrivant *Καισαρ* le nom du célèbre dictateur romain *Cæsar*, et *Π. Αιμιλιος*, le nom du général romain *P. Æmilius*, qui s'illustra par la conquête de la Macédoine, de la Ligurie et de l'Espagne.

Il est inutile d'insister sur l'équivalence phonétique et, par suite, graphique, de la voyelle latine *u* et de la diphthongue grecque *ου* : *Lagopus* = λαγωπους, *Bunium* = βουνιον, *Pityusa* = πιτυουσα.

L'équivalence de la consonne latine *c* et de la consonne grecque *κ* mérite quelques explications; parce qu'elle a été méconnue par les botanistes qui ont écrit *Kentrophyllum* au lieu de *Centrophyllum*, alors qu'ils avaient écrit correctement un autre nom similaire *Centranthus*. La graphie *Kentrophyllum* est manifestement hybride, puisque *K* est la forme majuscule de la lettre grecque *κ*; c'est celle qu'on employait au commencement d'une phrase ou comme initiale d'un nom d'homme ou de pays. Dans ses Vies des hommes illustres, Plutarque a écrit *Κικερων*, *Καισαρ*, et non *κικερων*, *καισαρ*.

En vain alléguerait-on que les ouvriers chargés de graver les inscriptions tumulaires ont écrit *Kalendæ* et que, par conséquent, la lettre *K* est devenue latine. Je réponds que cette exception, unique dans le lexique latin, ne suffit pas pour qu'on accorde à la lettre *K*, pas plus qu'à la forme minuscule *κ* un brevet de naturalisation. Je suis porté à croire que l'usage de la majuscule grecque *K* dans les inscriptions lapidaires a été introduit en Italie par les artistes grecs, auxquels cette majuscule a paru

avoir une forme plus sculpturale que le C latin, son équivalent phonétique. Du reste, la graphie *Calendæ* a souvent été employée dans les inscriptions lapidaires

On sait que les Italiens et les Français, tout en conservant le son dur du *c* devant les voyelles *a*, *o*, *u*, ont changé celui-ci en *tch* et en *s* devant les voyelles *e* et *i*. Les mots latins *Cerasus* et *Cistus*, que les Romains prononçaient *Kerasous* et *Kistous*, sont devenus dans la phonétique italienne *Tcherassous* et *Tchistous*, et dans la phonétique française *Serasüs* et *Sistüs*. La consonne *g*, dure devant toutes les voyelles en grec et en latin, a subi aussi une déformation phonétique devant les voyelles *e* et *i*. Les noms *Gentiana* et *Gingidium* sont prononcés par les Italiens *djentiana*, *djindjidioum*, et par les Français *jentiana* et *jenjidiom*.

Peut-être un jour les hommes chargés de la direction de l'enseignement comprendront-ils qu'il est aussi légitime d'exiger que les élèves prononcent le grec et le latin à la manière antique que de les obliger, comme on le fait avec raison, à respecter fidèlement la prononciation propre aux langues parlées aujourd'hui en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne et enfin dans les divers pays civilisés de l'Europe. Il est d'ailleurs beaucoup plus facile à un Français de prononcer à la manière antique les mots grecs et latins que d'imiter exactement la prononciation de la langue anglaise.

Les explications précédentes seraient trop longues, plusieurs même d'entre elles seraient superflues si je m'adressais seulement à des philologues. Mais puisque j'ai eu surtout pour but de faire connaître aux botanistes un chapitre obscur de l'histoire de la science qu'ils cultivent, il m'a semblé utile afin de bien faire comprendre la parenté, jusqu'à ce jour méconnue, de la forme grecque $\Upsilon\alpha\sigma\iota\nu\theta\omicron\varsigma$ et de la forme latine *Vacinium*, de montrer par d'autres exemples l'importance du critérium phonétique dans l'étude comparative des deux langues anciennes. La démonstration acquiert ainsi une force qu'elle n'aurait pas si la ressemblance des deux susdits noms était un cas isolé et conséquemment, pouvait être considéré comme fortuite.

Les géomètres proclament que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Cette vérité expérimentale qu'on appelle pompeusement un « axiome » est connue des animaux eux-mêmes, puisqu'on ne voit pas ceux-ci suivre une

ligne courbe lorsqu'ils s'élancent sur une proie. Cependant, en certaines circonstances le chemin le plus court n'est pas toujours le plus commode, s'il s'agit par exemple de gravir une pente rapide, ou dans l'ordre intellectuel si on veut débrouiller une question encombrée d'une multitude de détails et obscurcie antérieurement par des commentaires erronés. Dans ce dernier cas, on arrive plus sûrement au but en prenant des détours où la marche est mieux éclairée, en établissant des comparaisons avec des faits similaires. C'est pourquoi j'ai rattaché le cas particulier du mot *Vacinium* à la question générale de la transcription latine des mots grecs.

On a sans doute remarqué que, sauf dans les citations des vers de Virgile et d'Ovide, j'ai employé la graphie *Vacinium*, dont les cinq premières lettres sont l'exacte transcription phonétique des cinq premières du mot *υακιν-θος*.

Le moment est venu d'expliquer pourquoi les poètes latins ont écrit *Vaccinia* au pluriel en redoublant la consonne *c*.

Dans les poèmes d'Homère, de Théocrite et de Nicander, les deux premières voyelles du mot *υακινθος* sont brèves, de même que les mêmes voyelles du mot *hÿăcīnthūs* dans les poésies de Virgile, d'Ovide et de Columelle (1).

D'où il est permis de conclure que le substantif *văcīnĭŭm*, formé de deux iambes consécutifs, ne peut pas entrer dans un vers hexamètre. En redoublant le *c* et en employant la forme du pluriel, on a la quantité prosodique *văccīnĭă* qui a permis de composer les deux vers suivants, le premier des Bucoliques de Virgile, le second des Tristes d'Ovide :

Alba ligustra cadŭnt, văccīnĭă nĭgră lĕgŭntŭr
Nec te purpureo velĕnt văccīnĭă sŭccŭ

On sait que le redoublement d'une consonne a servi à faire entrer dans les vers plusieurs autres mots. C'est ainsi, par exemple, que Lucrèce, Ovide, Virgile et Claudien ont sans hésitation changé la quantité prosodique de *rĕllĭgĭŭ* en *rĕllĭgĭŭ*.

On comprend maintenant que la parenté de *υακινθος* et de *Vacinium* ait été jusqu'à ce jour méconnue, puisque aucun commen-

(1) Il suffira de citer le vers de Columelle :

Nec non vel niveos, vel cæruleos hyacinthos
Candida Leucoia et flaventia lumina Calthæ (X, 100.)

tateur n'a soupçonné la licence poétique dont Virgile et Ovide ont usé pour faire entrer dans leurs vers le mot rebelle *Vaccinium*. Cette explication si simple une fois donnée, il devient superflu de discuter les étymologies fantaisistes suivant lesquelles *Vaccinium* viendrait de *vacca* (vache) ou de *bacca* (baie) par permutation du *v* en *b*. Les commentateurs, qui ont soutenu avec Dodoens cette dernière étymologie, voulaient démontrer à l'aide de la linguistique que le *Vaccinium* des auteurs latins est bien le Myrtille. Ceux qui ont fait dériver *Vaccinium* de *Vacca* ont cru voir une allusion à la légende mythologique suivant laquelle Io, une des nombreuses femmes aimées par Jupiter, aurait été changée en vache par Junon.

Dans les pâturages où paissait Io naquit une jolie fleur qu'on appela *Ιον*, mot que les latins ont traduit *Viola*. Il est bon d'ajouter que la Jacinthe, à cause de sa couleur, a souvent été considérée comme une espèce particulière de Violette, bien que sa fleur ait une forme très différente de celle de la Violette odorante, quoique on sût parfaitement que sa racine est bulbeuse.

Il importe de ne pas oublier que la compréhension du terme générique *Viola* dans l'ancienne Botanique était très étendue, puisque, comme il a été expliqué précédemment, outre *Viola nigra* ou *purpurea* (Μελανιον), il y avait *Viola alba* (Λευκοιον), *Viola lutea* (Ξανθιον). Chacun de ces groupes comprenait plusieurs espèces; la Jacinthe était une espèce du groupe *Viola nigra* ou *purpurea*, distincte cependant de ce que nous appelons actuellement *Viola odorata*. Ce rapprochement taxinomique nous explique pourquoi Théocrite et Virgile mentionnent dans le même vers la Violette et la Jacinthe « Est-il une couronne agréable dans laquelle on ne fasse entrer la Violette ou l'Hyacinthe ? »

Seu mollis Violæ, seu languentis Hyacinthi. (Enéide XI, 69.)

Et nigrae Violæ sunt et Vaccinia nigra. (Buc. X, 39.)

Par ces deux vers, on voit clairement que, suivant les exigences de la métrique, Virgile emploie les synonymes *Hyacinthus* ou *Vaccinium*.

Le rapprochement si souvent établi entre la Violette et la Jacinthe explique l'erreur de ceux qui ont prétendu que la fable relative à la métamorphose d'Io en vache s'applique non seu-

lement à la Violette (*ιων*), mais aussi à la Jacinthe (*υακινθος*). L'étymologie de ce dernier nom a une tout autre origine mythologique, qu'Ovide a longuement racontée dans ses Métamorphoses (X, 210-219).

Un jeune Lacédémonien fut tué involontairement par Apollon, dont il était tendrement aimé. Le Dieu ne pouvant rappeler à la vie cet infortuné jeune homme, le changea en une fleur d'un violet pourpré qu'il marqua de taches offrant l'apparence des voyelles *υ-α*, afin de rappeler le dernier soupir de la victime agonisante. Comme il a été expliqué plus haut, ces deux voyelles séparées donnent les sons successifs *i-a* dans le dialecte qui a prévalu, et *ou-a* dans certains dialectes plus anciens.

Ovide, ne comprenant pas que les inventeurs de l'antique fable dont il s'agit actuellement ont voulu exprimer par les voyelles *υ-α* le murmure plaintif d'Hyacinthe expirant, a cru qu'il serait plus dramatique de rappeler, au moyen des voyelles *αι*, le cri aigu du désespoir d'Apollon. Estimant donc que toutes les licences sont permises aux poètes, il a renversé l'ordre des susdites voyelles, afin d'obtenir *ay*, ou phonétiquement *ai*. Toutefois, Ovide a mal interprété la phonétique de l'exclamation d'un spectateur qui voit un ami gravement blessé. En cette occasion, on ne pousse pas le cri de la douleur physique du patient, *ai*, mais plutôt le cri de la douleur morale compatissante, *a!* Le professeur de Monsieur Jourdain, qui, suivant Molière, connaissait admirablement l'art de prononcer les sons élémentaires, ne m'aurait pas contredit (1).

Ovide a encore commis une erreur d'esthétique, beaucoup plus répréhensible que la précédente, en ne comprenant pas que le personnage intéressant de la scène qu'il représentait est la victime innocente et non le meurtrier maladroit. Peu nous importe que Phoebus ait clamé *a* ou *ai*, de toute la force de ses divins poumons : nous savons que le Dieu sera vite consolé.

(1) Au lieu de l'explication si simple que je viens de donner, relativement à l'inversion faite par Ovide, on a conjecturé que les voyelles grecques *αι* rappellent peut-être la mort d'Ajax (voyez Piine, XXI, 38). Les deux guerriers grecs qui ont porté le nom d'Ajax n'ont eu aucun rapport avec Apollon et n'ont pas été changés en fleurs. L'un, adversaire d'Hector et compétiteur d'Ulysse, se tua de désespoir après s'être couvert de ridicule aux yeux des Grecs; l'autre, contempteur des Dieux, fut tué par Neptune et précipité au fond de la mer.

Notre sympathie est tout entière pour le malheureux Hyacinthe, et c'est pourquoi notre émotion aurait été beaucoup plus vive et plus sincère si le poète avait fait entendre la dernière et languoureuse plainte, *i-a*, de la victime expirante.

En souvenir du triste événement que je viens de rappeler, la plante fut appelée *υακινθος*, nom qui se compose : 1° du soupir plaintif *υα*, 2° de la consonne euphonique de liaison *κ*, 3° de *ιθος* pour *ανθος* (fleur). J'ajoute que les Éoliens, à cause de la ressemblance chromatique dont il a été précédemment question, ont employé le nom de la Violette, *ιων*, au lieu du terme général *ανθος*, de sorte que la Jacinthe était nommée par eux *υακινιον*, ou en poésie *υακιννια*, afin d'avoir un dactyle final. Le *Vacinium* des Latins est donc exactement calqué sur *υακινιον*, et on peut affirmer qu'entre la forme grecque archaïque et la forme latine, il y a identité, et non une simple parenté comme entre *υακινθος* et *vacinium*.

La fable de la métamorphose du jeune et intéressant Lacédémonien en Jacinthe n'est pas, comme d'autres légendes mythologiques rapportées par les poètes, une fiction dépourvue d'importance et connue seulement de quelques hommes instruits. Tous les Grecs, même les plus humbles, la connaissaient, car la fleur de Jacinthe était devenue, dans le symbolisme populaire, l'emblème de la douleur qui précède la mort, et aussi de la tristesse qui suit la perte des jeunes hommes aimés des Dieux. Chaque année, en plusieurs villes de la Laconie et surtout à Lacédémone et à Amyclée, on célébrait en grande pompe, au printemps, les fêtes Hyacinthines. Celles-ci duraient trois jours, et consistaient en cérémonies alternativement tristes et joyeuses.

Les magistrats qui les avaient instituées savaient bien qu'il n'est pas naturel, ni même désirable, que les adolescents, acteurs principaux des susdites fêtes, se laissent trop longtemps absorber par la tristesse, ils n'ignoraient pas que chez eux, comme chez les femmes, « le rire est près des larmes ».

Hérodote, Thucydide, Xénophon, Pausanias, Plutarque et Athénée ont décrit ces fêtes célèbres. Sur une des places publiques, un autel représentait le tombeau d'Hyacinthe. Tout autour étaient rangés vingt-cinq jeunes garçons et autant de jeunes filles qui chantaient l'hymne d'Apollon. En souvenir de la mort d'Hyacinthe, on immolait des victimes. Aux scènes de tristesse, succédaient les démonstrations d'allégresse. De lon-

gues théories d'enfants et d'adolescents, vêtus de tuniques retroussées, parcouraient la ville en faisant vibrer les cordes de la cithare pour accompagner les joueurs de flûte et les chanteurs. Venaient ensuite d'autres jeunes gens montés sur des chevaux richement parés. Pendant ce temps, des danses à la mode antique étaient organisées en diverses parties de la ville. Enfin, les acteurs de la fête rentraient dans leurs maisons où, en compagnie de leurs parents, des amis de la famille et même des esclaves, ils prenaient part à des festins joyeux. Suivant la coutume, les couronnes de fleurs formaient un des principaux ornements de ces banquets, et nous savons, par le témoignage de Théophraste, de Pline, d'Athénée, corroboré par celui des poètes grecs et latins, que la Jacinthe était une de celles qu'on préférait pour former des couronnes et des bouquets.

Les explications que je viens de donner montrent suffisamment que la plante dédiée à Hyacinthe était une des plus connues de la Flore des anciens; pourtant, par une singulière antithèse, c'est celle dont l'identité a été le plus méconnue par les modernes historiens de la Botanique. Il semble au contraire que l'attribution phytologique du nom *Hyacinthus* a dû être, par tradition successive, fidèlement conservé à la belle Liliacée qu'on appelle encore actuellement de ce nom, c'est-à-dire à la Jacinthe orientale, en écartant toutefois les races à fleurs blanches, jaunes, rouges et roses, et en ne retenant que les races dont les fleurs ont le coloris appartenant à la gamme chromatique violet-indigo-bleu, ou à l'une de ces trois couleurs un peu teintée de rouge. N'oublions pas que le *Vacinium* servait à teindre en pourpre suivant Pline et Vitruve; que la fleur de *Hyacinthus* avait une couleur pourprée (*purpureus color*) d'après Ovide, une couleur bleue (*cæruleus Hyacinthus*) d'après Columelle, et enfin une couleur d'un violet foncé, comme celle de la fleur de la Violette, selon Théocrite et Virgile :

και το ιον μελαν εστι, και α γραπτα υακινθος
Et nigrae Violæ sunt, et Vaccinia nigra

Du reste, on comprend aisément que puisque la Jacinthe avait été prise comme emblème de la tristesse qui suit la perte des personnes aimées, on avait dû choisir de préférence les races à fleurs d'un violet foncé. On sait qu'une autre plante ayant une fleur d'un violet noirâtre, la *Scabiosa atropurpurea*, vulgaire-

ment appelée *Veuve*, est souvent cultivée dans les jardinets qui recouvrent les tombeaux de nos cimetières. La *Veuve* est donc, dans les usages modernes, la fleur symbolique du deuil, comme était la Jacinthe dans les coutumes funéraires des Anciens.

Avant d'entrer dans l'examen des opinions émises relativement à l'attribution du nom *Hyacinthus* et de son équivalent *Vacinium*, il importe de noter que, suivant Dioscoride, Pline et Galien, l'*Hyacinthus* était une plante à racine bulbeuse. Par conséquent, on peut restreindre la discussion en éliminant d'emblée les *Delphinium* dont les racines sont fibreuses et les *Iris* à gros rhizome allongé.

Quelques commentateurs ont pensé que la Jacinthe des anciens devait être une ou plusieurs des espèces appelées aujourd'hui *Muscari botryoides*, *neglectum*, *racemosum*, *comosum*, *commutatum* et *parviflorum* et qui, jusqu'à Linné inclusivement, étaient rangées dans le genre *Hyacinthus*. Cette opinion semble peu justifiée, si on considère que la Jacinthe était au nombre des belles fleurs employées pour faire les couronnes dont l'usage était général dans les fêtes publiques et dans les festins des riches particuliers, ainsi que nous l'ont appris Théophraste (VI, 8), Pline (XXI, 38), Athénée (XV, 6-9) et plusieurs écrivains de l'Antiquité. Homère lui-même met l'*Hyacinthos* au nombre des plus belles fleurs qu'on choisit pour faire des bouquets : « nous réunissions en un gracieux bouquet le *Crocus* à suave odeur, l'*Iris*, l'*Hyacinthe*, les *Roses* et le *Narcisse*. » (Hymne à Cérès, 426.)

L'*Hyacinthe* est une des trois plantes que préfère le souverain maître des Dieux et des hommes : « Sous les pieds de Jupiter naissent le *Lotos* humide de rosée, le *Crocus*, la délicate *Hyacinthe* dont les fleurs sont serrées le long de la tige. » (Iliade XIV, 348.)

Assurément, les *Muscari* ne méritent pas de si grands éloges ni un tel honneur. Au surplus, Pline nous apprend que le *Vacinium* était cultivé en Italie et dans les Gaules ; or les *Muscari* sont si communs en Grèce, en Italie, en France et en plusieurs autres pays de l'Europe depuis le commencement du mois de mars jusqu'à la fin du mois de juin, qu'il aurait été superflu de les cultiver, en supposant que leurs grappes de petites fleurs violacées aient jamais été considérées comme ornementales.

Puisque la Jacinthe avait une belle fleur de couleur pourprée, d'autres commentateurs ont soutenu que par son nom les Anciens désignaient le Glaïeul des moissons, *Gladiolus segetalis*, plante très commune en Italie, en Grèce et dans tous les pays qui entourent le bassin méditerranéen. La couleur rouge teintée de violet des fleurs du Glaïeul est bien celle de la pourpre tyrienne qu'on tirait du mollusque appelé Purpura (Murex brandaris), mais d'après les indications de Théocrite, de Virgile et de Columelle, il semble que la couleur des fleurs de la Jacinthe se rapportait plutôt à celle de la pourpre violette, dite Tarentine. En outre, on n'a aucun motif pour supposer que le Glaïeul appelé par les Grecs *Xiphion* et par les Latins *Gladiolus*, à cause de ses feuilles tranchantes sur le bord en forme de glaive aigu, ou comme on dit souvent ensiformes, ait reçu une autre dénomination. Au surplus, le passage suivant de l'Histoire naturelle de Pline montre qu'on distinguait très nettement le Glaïeul de l'Hyacinthe : « Viennent ensuite (pour former des couronnes) l'Héliochrysos, l'Anemone dite Limonia, puis le Glaïeul accompagné de l'Hyacinthe » (XXI, 38). Ce passage de Pline est du reste la traduction d'une phrase de l'Histoire des plantes de Théophraste (VI, 8).

Reste une dernière opinion soutenue par Martyn et par Fée dans leurs commentaires sur la Flore de Virgile. Suivant ces érudits, la Jacinthe des poètes grecs et latins serait le Lis Martagon, seule plante bulbeuse dont la fleur soit marquée de taches purpurines dans lesquelles les poètes ont cru voir les deux premières lettres du mot $\upsilon\alpha\chi\iota\nu\theta\omicron\varsigma$.

On ne comprend pas que les susdits commentateurs, qui étaient bien persuadés que la prétendue inscription des voyelles $\upsilon\alpha$ sur la fleur de Jacinthe est une fiction poétique, aient cependant eu la préoccupation de trouver une plante dont la fleur soit marquée de taches quelconques. A cet égard, ils auraient dû se montrer au moins aussi sceptiques que Virgile :

« Dis-moi quel est le pays où on voit des fleurs qui portent des inscriptions, et alors toi seul posséderas Phyllis, et tu seras pour moi le grand Apollon. » (Buc. X, 104-107.)

Virgile savait bien qu'Apollon est le Dieu de ces aimables menteurs qui, dédaignant les réalités terrestres, se plaisent à nous emporter sur les ailes de la fantaisie dans les régions éthérées de l'Idéal. Cependant, si on tient à trouver un fond de

vérité dans la fiction des lettres inscrites sur la fleur d'Hyacinthe, il suffit d'admettre avec Ruel (Hist. Stirp. I, 39) que les prétendues lettres sont des veines moins colorées que le reste de la fleur. Tous les horticulteurs savent que, sous le rapport de la couleur, la Jacinthe est une sorte de Protée végétal. Interrogez sur cette question les Hollandais et, si vous êtes patient, vous entendrez la longue énumération des variétés qu'ils ont observées.

Il n'était donc pas nécessaire de mettre en cause le Lis Martagon, sous prétexte que sa fleur rose porte à l'intérieur des taches purpurines. Au surplus, s'il est vrai que la Jacinthe des Anciens est l'une des plantes suivantes : Dauphinelle d'Ajax, Iris, Glaïeul, Lis Martagon, on est amené à conclure que la Jacinthe orientale assez commune en plusieurs parties de la Grèce et du sud de l'Italie, était restée innommée. Cette omission des anciens botanistes serait d'autant plus surprenante, qu'ils avaient su pourtant distinguer des plantes moins remarquables, telles que les *Muscari* et *Ornithogalum*, appelés par eux *Bolbos* et *Bolbine*, plusieurs Scilles, notamment *Scilla maritima* et *pancratium*, et enfin les *Asphodelus*, dont les racines sont renflées en forme de fibres allongées, et non en bulbe comme les susdites espèces. Les anciens botanistes, sans encourir le reproche d'avoir méconnu les affinités naturelles, auraient pu réunir les *Muscari* à *Hyacinthus*, comme l'a fait du reste Linné, à l'imitation de plusieurs de ses devanciers. Nous constatons cependant qu'ils ont établi une distinction entre la Jacinthe, les *Muscari* et les Scilles, quoique ces trois genres soient assez voisins les uns des autres. Nous savons aussi qu'ils ont nettement distingué le *Xiphion* ou *Gladiolus* des autres plantes à racine bulbeuse, les *Crocus*, *Colchicum*, *Narcissus*, *Allium*, *Lilium* et, à plus forte raison, des espèces à racine non bulbeuse, les *Iris* et les *Asphodelus*. Par analogie, on peut déclarer que vraisemblablement le *Martagon* était considéré comme un *Lilium* par les anciens botanistes, et n'était pas rangé dans un genre différent appelé par eux *Hyacinthus*, ou quelquefois en poésie *Vaccinium* (XXI, 107). Si nous consultons Pline (XXI, 11), nous apprenons que, « outre le Lis si remarquable par sa blancheur, il existe un Lis rouge surnommé *Crinon* par les Grecs. Les plus estimés sont ceux d'Antioche et de Laodicée en Syrie, puis celui de la Phasélide en

Judée, et enfin au quatrième rang celui d'Italie. » D'après ce qu'on sait de la distribution géographique des Lis, il y a lieu d'admettre que le Lis rouge de la Syrie et de la Judée, mentionné par Pline, est le *Lilium chalcedonicum* de la Grèce, tandis que le Lis rouge d'Italie est le *Lilium Martagon*, et non le Lis de la Chalcédoine, lequel n'existe pas en Italie, ni en aucun pays de l'Europe centrale et occidentale.

Je soutiens donc que les botanistes de l'Antiquité n'ont pas dû hésiter à ranger le *Martagon* parmi les Lis, comme le ferait d'ailleurs actuellement un homme quelconque qui, ne connaissant que le Lis blanc, verrait pour la première fois le *Martagon* à fleurs roses ponctué à l'intérieur de taches carminées. A ceux qui auraient quelques doutes à cet égard, je propose l'épreuve suivante :

Mettez pêle-mêle sur une grande table : *Lilium candidum* de Virgile, *L. Martagon*, *L. tigrinum* du Japon et de la Chine à fleurs d'un rouge orangé piqueté à l'intérieur de points d'un pourpre noirâtre, *L. pomponium* de la Sibérie, rouge orangé avec points noirs en dedans, *L. pyrenaicum* jaune ponctué de rouge, *L. canadense* jaune orangé, maculé de pourpre au centre, *L. fulgens*, *venustum*, *auratum*, *longiflorum* du Japon, *L. chalcedonicum* rouge tomate, *Lilium croceum* safrané. Entremêlez les Lis avec le Glaïeul vulgaire et celui des moissons ; — Iris bleus, violets, lilas, jaunes, blancs ou panachés de diverses couleurs ; — Muscaris et Scilles de plusieurs espèces ; — Jacinthes violettes, bleues, indigo, jaunes, orangées, rouges, blanches ou nuancées de diverses teintes.

Amenez plusieurs agriculteurs intelligents, mais ne sachant rien des faits de l'Horticulture, demandez-leur de répartir, par groupes, les susdites plantes, et vous constaterez qu'aucun d'eux n'hésitera à classer celles-ci, dont il ignore les noms, comme le ferait un botaniste. Du reste, les agriculteurs et les jardiniers expérimentés nous donnent la preuve de la facilité avec laquelle on s'accoutume à la physionomie des plantes : ils savent reconnaître celles qu'ils cultivent dès qu'elles sont sorties de terre et longtemps avant la floraison. Pourquoi donc refuserait-on d'admettre que les botanistes de l'Antiquité possédaient aussi la simple faculté d'observation, qui permet de classer le *Martagon* parmi les Lis, et de reconnaître la distinction générique des Glaïeuls, des Iris, des Narcisses et des Jacinthes ?

Puisque *Vacin-ium* est manifestement la transcription latine de *vaciv-iov*, variante de *vaccivθos*, puisque en outre il est amplement démontré que les expressions *μαλακος vaccivθος* (Homère), *Mollis Hyacinthus, languens Hyacinthus, mollia Vaccinia* (Virgile) désignent une même plante herbacée portant une grappe de belles fleurs violettes, bleues ou purpurines (*nigra* id est *violacea, cæruleos, purpureos*), — il est par conséquent superflu de réfuter longuement l'opinion erronée des commentateurs, qui ont cru que le mot *Vaccinium* (*Vaccinia* pour les besoins de la métrique des vers) était autrefois le nom d'un arbuste à fleurs blanches et à fruit charnu, soit le Prunellier sauvage dit Mahaleb, soit le Troëne, soit enfin les Ronces des haies et surtout le Myrtille, dont les baies noires sont très recherchées à cause de leur saveur sucrée et acidule.

On sait que, grâce à l'autorité du grand Linné, l'opinion de Dodoens et de Lobel a définitivement prévalu, de sorte que botanistes, lexicographes, traducteurs des ouvrages latins, sont unanimement persuadés que le *Vaccinium* des Anciens est le Myrtille. Outre les motifs tirés des fausses interprétations des textes latins, il est une autre raison qui a porté les botanistes à admettre la susdite identification, et que je vais expliquer.

Le Myrtille est un arbrisseau si remarquable par ses fleurs en forme de grelot ouvert à la partie supérieure, où il montre cinq dents recourbées, mais surtout par ses petites baies globuleuses d'un noir bleuâtre et d'une saveur agréable; il est d'ailleurs si commun, depuis 400 mètres jusqu'à 1600 mètres, dans les forêts d'un grand nombre de montagnes, qu'il n'a pu échapper à l'attention des naturalistes de l'Antiquité, ni même à celle des poètes, qui se plaisaient à célébrer dans leurs vers les productions intéressantes de leur pays.

Pour bien connaître les habitudes des bergers qu'il se proposait de prendre comme acteurs dans ses Bucoliques, Virgile a dû souvent suivre ces pâtres lorsqu'ils gravissaient les pentes de l'Apennin pour conduire leurs troupeaux vers les pâturages élevés de la chaîne centrale.

Comme eux, Virgile a certainement cédé, durant les mois de juillet et d'août, à l'attrait irrésistible de ces *Baccole* si appétissantes. Il a vu descendre de la montagne d'autres bergers dont les lèvres teintes en violet foncé montraient assez que, eux aussi, en traversant les bois, avaient savouré les délicieuses baies.

Pour se délasser de ses études et des soucis de son importante fonction de commandant de la flotte romaine, Pline allait pendant les mois les plus chauds de l'été dans sa belle Villa située sur le bord oriental du lac de Côme, à quelques kilomètres de la Lemma et du Palanzolo, dont la cime s'élève à 1435 mètres. Sans doute, il devait souvent aller jusqu'au pied de cette montagne, puis se promener sous les frais ombrages des bois qui couvrent les pentes de celle-ci et observer attentivement, comme il convenait à un naturaliste aussi renommé, tous les faits intéressants qui s'offraient à lui. Vraisemblablement aussi, il devait être tenté d'aller explorer la Braga di Cavallo qui, un peu plus loin vers le nord, se dresse jusqu'à l'altitude de 1596 mètres.

Qui donc oserait soutenir cette assertion étrange, bizarre, paradoxale, inconcevable, déraisonnable, inadmissible, comme aurait dit M^{me} de Sévigné, que Virgile et Pline, fervents dévots du culte de Flore, ont ignoré l'existence et le nom de l'arbrisseau que connaissaient tous les bergers et agriculteurs de l'Apennin central et du pays de Côme?

Ce nom ne peut être que *Vaccinium*. Le plus célèbre des commentateurs des œuvres de Théocrite, de Virgile et de Pline ajoute : « les Grecs ont dû avoir un terme pour désigner le Myrtille, et si ce terme n'est pas *υκκινθος μελας*, le susdit arbrisseau n'aurait point de nom grec, car on ne lui en sait pas d'autre. » (A.-L. Fée, Flore de Virgile, 174.) Fée, trompé par Pline, qui avait rangé l'*Ampelos idæa* parmi les Vignes à vin, n'a pas compris la description donnée par Théophraste « de ce petit arbrisseau, haut d'une coudée, à feuilles molles, entières, arrondies, dont les rameaux courts portent sur le côté des baies noires contenant des pépins ayant quelque ressemblance avec ceux du raisin (mais non des baies serrées en grappe comme celle de *Vitis vinifera*). » Du reste, depuis l'époque de la Renaissance jusqu'au premier quart du XVIII^e siècle, tous les botanistes ont parfaitement reconnu l'identité de l'*Ampelos idæa* de Théophraste et du *Myrtillus* décrit par Matthioli, Lonicer et Dalechamps, ils ont même étendu le terme générique *Vitis idæa* à toutes les espèces comprises dans le genre Linnéen *Vaccinium*, comme on l'a vu dans la première partie de la présente étude.

Si paradoxale qu'elle semble, si inouïe qu'elle soit, la conclusion de mes recherches est que Théophraste est le seul auteur

de l'Antiquité ayant fait mention du Myrtille. Il est vraisemblable que Dioscoride d'Anazarbe en Cilicie et Galien de Pergame, qui tous deux ont voyagé en diverses parties de l'Asie Mineure, ont connu cet arbrisseau ; mais ils n'en ont pas parlé, probablement parce que les baies d'Airelle n'étaient pas employées en médecine. Galien s'est borné à décrire un autre arbrisseau, bien connu des médecins, qui porte un fruit rouge, arrondi, de saveur âpre, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Arbousier. On l'appelle *Arctostaphylis* (Raisin d'ours, *Arbutus Uva ursi*). Il croît, dit Galien dans le Pont, province septentrionale de l'Asie Mineure (Simpl. medic. sec. locos VII, 4). — Galien (Simpl. medic. fac. VI, 9) et Dioscoride (IV, 44) mentionnent aussi un autre arbrisseau de l'Asie Mineure qu'ils appellent *Idæa rhiza* (*Ruscus hypophyllum*).

Longtemps avant Dioscoride et Galien, Théophraste avait étudié les plantes de l'Asie Mineure sous le rapport purement phytologique et indépendamment des applications à la médecine. Il signale souvent les végétaux qui croissent sur le mont Ida de la Troade, sur l'Olympe de la Mysie, sur les montagnes de la Cappadoce, de la Paphlagonie et du Pont, c'est-à-dire dans la région où existe le Myrtille.

En tenant compte de la préoccupation utilitaire ci-dessus alléguée, on comprend aisément qu'aucun des Agronomes latins n'ait fait mention du Myrtille. On sait en effet que Varron, Caton, Columelle et Palladius ne se sont occupés que des végétaux cultivés dans les champs et dans les jardins. C'est à cette même tâche que s'est borné l'auteur grec des Géoponiques. — Le Commandant de la flotte romaine, n'ayant aucune expérience personnelle en Botanique, a simplement rapporté dans son ouvrage les documents scientifiques fournis par les naturalistes grecs, quelquefois sans les comprendre, ainsi qu'il lui est arrivé en ce qui concerne la Vigne du mont Ida. — Les poètes n'ont parlé que des belles fleurs dont on faisait des bouquets et des couronnes.

Au surplus, l'omission du Myrtille dans les écrits des auteurs latins ne doit pas plus nous surprendre que celle des autres plantes qui composent la Flore montagnarde de l'Apennin et la Flore plus riche encore et plus variée des Alpes du nord de l'Italie. C'est en vain qu'on chercherait dans la littérature latine une indication quelconque relativement aux nombreuses espè-

ces qui caractérisent la Flore alpine. Il suffira de citer parmi celles-ci les espèces de Silénées, Alsinées, Astragales, Oxytropis, Potentilles, Dryas, Alchimilles, Sedum, Saxifrages, Astrances, Panicaut bleu, Chèvrefeuilles, Galium, Centaurées, Cactées, Gnaphales, Armoises, Achillées, Aster, Erigeron, Seneçons, Arnica, Doronics, Campanules, Phyteuma, Globulaires, Primevères, Soldanelles, Androsaces, Gentianelles bleues, Myosotis, Linaire, Erine, Euphraises, Pédiculaires, Véroniques, Rosages et tant d'autres plantes bien connues actuellement de tous les botanistes expérimentés.

L'étude des plantes des montagnes a commencé seulement vers le milieu du XVI^e siècle, lorsque Fuchs et Valerius Cordus en Allemagne, Gesner en Suisse, Ghini en Italie eurent réveillé le goût de la Botanique. Fuchs explora les montagnes du Wurtemberg, Val. Cordus celles de la Saxe, de l'Hercynie et de la Bohême. — Gesner fit connaître la végétation du Niesen, du Stockhorn, du Rigi et du Pilatus. — Ghini et ses disciples, Maranta, Anguillara, Cesalpino, Aldrovandi et Mattioli, visitèrent les montagnes de l'Italie centrale et méridionale. — Calzolari, pharmacien de Vérone, herborisa au Monte Baldo et dans les autres montagnes qui entourent le lac de Garda. Son exemple fut suivi par son compatriote Pona, puis par Seguiet de Nîmes. Enfin, Allioni dressa la statistique de la Flore des Alpes piémontaises.

La végétation des Alpes autrichiennes fut successivement décrite par Charles de l'Écluse, Scopoli, Jacquin et Hacquet; celle des Alpes helvétiques par Scheuchzer et surtout par Haller, qui sut intéresser à ses travaux des pionniers zélés et infatigables, entre autres Huber, Gagnebin, de Lachenal et Thomas.

Villars, aidé dans ses recherches par ses fidèles compagnons Liotard et Chaix, fit connaître la riche Flore des montagnes du Dauphiné. Celle des Pyrénées fut étudiée d'abord par Ch. de l'Écluse, Burser, Tournefort, puis par Palassou, Ramond, Pourret et surtout par Picot de Lapeyrouse.

Enfin Claret de la Tourrette décrivit la Flore du mont Pilat, et Gouan celle des Cévennes. Les acquisitions faites pendant notre siècle en ce qui concerne la végétation des montagnes sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Le résumé historique que je viens de présenter suffit pour expli-

quer le silence des anciens naturalistes latins à l'égard du Myrtille et des autres plantes qui vivent en société avec cet arbrisseau dans les forêts des montagnes.

Pour être tenté d'explorer la Montagne, il faut l'aimer et en sentir la sublime beauté. Ce sentiment esthétique a manqué à tous les poètes et naturalistes de l'Antiquité. Pendant qu'il goûtait les charmes de la villégiature dans sa belle maison de campagne de Tibur, Horace disait à son commensal Thaliarque :

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte.

Le protégé de Mécène n'est jamais allé sur ce Soracte, petite montagne de 737 mètres.

Virgile n'a jamais visité les Alpes qu'on aperçoit au nord de Mantua, sa patrie ; il n'a même pas gravi les pentes de l'Apennin.

Pline l'ancien et son neveu, Pline le jeune, ont en plusieurs passages de leurs écrits parlé du pays de Vérone et de Côme, du Verbanus (lac de Garda) et du Larius (L. de Côme), mais ils n'ont pas dit un mot des montagnes qui entourent ces deux beaux lacs. Décidément, Pline ne connaissait pas le Myrtille ; il n'a jamais vu le Rosage ferrugineux qui couvre certaines parties siliceuses des montagnes autour des lacs de Côme et de Garda, ni le Rosage à feuilles hérissées qu'on trouve abondamment sur les pentes calcaires de la Grigna, des Corni di Canzo, du Monte Baldo et de la plupart des autres montagnes du nord de l'Italie.

L'amour de la Montagne et le sentiment esthétique qui en est la cause sont nés seulement vers le milieu du XVIII^e siècle. J.-J. Rousseau fut le plus éloquent apôtre de cette nouvelle religion. Il est vrai que déjà, en 1723, Scheucher, dans son ouvrage intitulé : *Itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta* (1702-1711), avait décrit les curiosités de la Suisse, mais son œuvre était celle d'un naturaliste et non d'un admirateur passionné des sites alpestres. C'était un explorateur sans enthousiasme, qui a eu le tort d'abuser de la crédulité de ses lecteurs en représentant dans son ouvrage des dragons fantastiques. Toutefois, je me garderai bien de le mettre au rang de ces deux Anglais, Windham et Pococke, qui le 19 juin 1741, en compagnie de six autres de leurs compatriotes et de cinq domestiques, tous armés, « découvrirent » la vallée de Chamonix qu'aucun voya-

geur étranger n'avait jusqu'alors visitée, quoiqu'on connût son existence au pied du mont Blanc. Après avoir constaté que les habitants de la vallée de Chamonix n'étaient pas des anthropophages, mais au contraire des hommes doux, honnêtes et serviables à condition qu'on les paye, ils allèrent le même jour, accompagnés d'une nombreuse escorte d'habitants du pays, visiter le Montanvers, passèrent une demi-heure sur la mer de Glace, revinrent à Chamonix, puis allèrent aussitôt coucher à Sallanches pour retourner le lendemain à Genève. Le récit de leur expédition en une seule journée fit autant de bruit que s'il s'était agi de la découverte de l'Amérique et mérite d'être rappelé pour montrer l'état des connaissances orographiques au milieu du XVIII^e siècle. Enfin, le 21 juillet 1788, Horace-Bénédict de Saussure fit l'ascension du mont Blanc, créa une nouvelle branche de la physique et donna ensuite par la publication de ses voyages dans les Alpes (1779-96) une vive impulsion à l'étude de l'histoire naturelle de la Montagne. Pour les physiiciens, les géologues et les botanistes, Saussure est le père de l'Alpinisme scientifique. Comme on le voit par ce court aperçu historique, la connaissance de la Montagne n'est pas ancienne.

Il est temps de descendre des hauteurs où m'ont entraîné la Vigne du mont Ida et le *Vaccinium* de Virgile. Ne voulant pas encourir de nouveau l'accusation d'être un perturbateur de l'ordre public, je ne viens pas demander que le nom générique *Vaccinium* soit banni de la nomenclature botanique. On pourra le conserver provisoirement, à côté de plusieurs autres qui ont été détournés de leur signification primitive, jusqu'au jour où quelque réformateur influent parviendra à faire accepter les appellations *Myrtillus niger*, *M. ruber*, *M. uliginosus*, *M. coccus*, etc. Cependant, à cause des motifs développés dans la première partie de cette étude, j'estime que pour ne pas continuer à répéter une erreur historique et géographique, il convient de remplacer d'ores et déjà la dénomination *Vaccinium Vitis idæa* par celle de *V. rubrum* Dodoens, Myrtille à fruit rouge.

Les traducteurs des Bucoliques de Virgile, des Tristes d'Ovide, du traité d'Architecture de Vitruve et enfin de l'Histoire naturelle de Pline préviendront dorénavant leurs lecteurs que les deux noms *Vaccinium* et *Hyacinthus* sont synonymes et dési-

gnent la Liliacée qu'on appelle en français Vaciét ou Jacinthe ou encore Hyacinthe. Heureusement, les traducteurs des ouvrages de l'ancienne latinité ne se sont pas laissé enchaîner, comme les naturalistes, par l'absurde convention, dite règle de priorité. Ils ont maintenu entière la liberté de corriger les erreurs commises par leurs devanciers.
